

# Récit de voyage dans l'île sur le toit du monde...



**Deuxième partie**

-----

**Epilogue**

## **Changement d'aire, ou plusieurs journées en une...**

Hier, au moment de me coucher, je me dis que tout de même, avec une mer pareille, je pourrais passer facilement, alors que si cela se trouve, dès demain le vent sera revenu. Mais je me sens tout de même très fatigué. Si un coup de bambou survenait au milieu j'aurais du mal à y faire face. Je me couche donc.

Malgré la fatigue, je me réveille au bout d'une heure – il est à peine 21 heures. A nouveau je suis tenté de partir, travaillé par l'idée d'être bêtement coincé ici au réveil. C'est la principale traversée que j'ai à faire. Elle doit être totalement sécurisée, donc s'effectuer dans des conditions météo pleinement favorables, ce qui est le cas à ce moment. Mais le point sur la fatigue n'a pas évolué. Et dans cette controverse avec moi-même c'est moi-même qui d'autorité dis « *Tu dors ou pas, c'est ton affaire, mais il n'y aura pas de départ avant demain matin ! Basta !* ». Devant un tel aplomb, je m'incline ; et cela doit même m'aider à trouver le sommeil.

Je me réveille vers 3h30. Il y a toujours un petit vent, mais tout à l'air calme. Je traîne donc au lit, voire j'essaye même de me rendormir. Un nouveau coup d'œil à 4h me met en alerte. Le vent se lève, des vagues apparaissent. Partir ou rester ? Je décide de tout plier en quatrième vitesse et de voir comment la situation aura alors évolué. Record battu : 1 heure pour tout plier, tout ranger, tout installer sur et dans le bateau... et p'tit dej pris ! Je suis là au sommet de mon art le plus grand : l'optimisation, l'efficacité maximale dans des process relativement simples et à base d'activités purement manuelles – vous parlez d'un talent.

La situation reste inchangée. Je décide de partir, en visant en face, c'est-à-dire au plus court : la « cabane de Fredheim ». Je sais que passé Fredheim il faut rester loin du bord – au moins un kilomètre. C'est en effet le fond du Sassenfjord, avec des bas fonds et l'arrivée de grosses rivières. Ces deux caractéristiques cumulées créent à la fois des tourbillons et des courants, avec un fond très bas : le Billfjorden et Pétunjabukta en pire. Claudine et André m'ont bien alerté là-dessus.

La traversée se passe très bien. Je suis perpétuellement à l'affût du moindre changement d'intensité ou de variation de courant. Ces variations d'ailleurs se produisent à deux reprises, sans présenter de danger, mais invitant à s'y adapter au plus vite. Je suis maintenant assez proche de Fredheim pour changer de cap afin de ne pas être englué au fond du fjord. Le temps est parfait, la mer aussi, avec un léger vent de face.

Soudain, bien qu'étant à près de deux kilomètres du bord, je me retrouve pris dans un terrible courant qui me ramène au bord, c'est-à-dire au fond de fjord, là où se jettent les grandes rivières. Je me mets à lutter et là je m'aperçois, comme la fois précédente à Pétunya, qu'il n'y a plus de fond ! Connaissant l'issue, je m'économise des forces en descendant immédiatement du bateau. Je le tire alors vers la côte sud, le fond de fjord étant plein Est. Mais là, mauvaise pioche ! Nous sommes à marée descendante ! Et je sens mon bateau qui touche le fond !!! L'effet Mont Saint Michel, c'est ici et maintenant. J'arrache mon bateau de la vase et je cours, non plus plein sud, mais plein ouest, c'est-à-dire en allant le plus directement possible vers le large et les grands fonds. C'est une course contre la montre, car la mer descend vite à cet endroit. Si je n'y arrive pas, je vais être coincé plusieurs heures, à la merci, qui plus est, de tous les changements de temps possibles !!! Je crois que j'ai réussi, je remonte dans le bateau, mais j'ai beau pagayer à fond, je n'arrive pas à m'extraire de ce courant qui me ramène dans la zone des bas fonds, qui à nouveau me reprennent. Il y a à la fois un courant fort contre lequel je dois lutter et le niveau de la mer qui baisse vite. Je saute à nouveau du bateau et met toutes mes forces à le soulever puis à le tirer au large. Deuxième essai. Il y en aura au moins trois, autant que je puisse me rappeler. C'était pourtant ce matin, mais tout cela s'est fait dans une agitation très forte, une concentration maximale et je n'ai pas vraiment eu le temps de comptabiliser les « essais ». J'ai maintenant assez de fond pour pouvoir pagayer au maximum de ce qu'il me reste de force afin de m'extraire de cette zone. Quelle chance que tout cela se passe par un temps magnifique ! J'arrive donc, à force de rame de galérien à m'en extraire, à pouvoir me dire à nouveau en plein fjord. Je prends alors le cap vers le Sud – Sud Ouest. Je peux me permettre de passer en « mode économie » malgré une houle légèrement défavorable. Il n'y a rien de menaçant alentour. Je suis vraiment fatigué par cette épreuve. Je vais mettre encore pas mal de temps à rejoindre la rive pour me restaurer. J'essaye en effet de profiter au plus d'un effet maintenant légèrement bénéfique de la houle. Cela me donne un cap avec une trajectoire un peu plus longue avant l'arrêt. Je fais cet arrêt à Kapp Belvédère. Il y a là quelques maisons et un abri du vent. Ce dernier a beau être modéré, il suffit à refroidir. Je suis attaqué durant ma pause par un groupe de sternes. Quelques cailloux leur font comprendre que je ne suis pas d'humeur à me laisser intimider et que je resterai là le temps de ma pause. Le repas est constitué d'un gel énergétique avec du café et une barre ovomaltine. Le « pot belge »<sup>1</sup> du kayakiste !! Je ne reste pas plus de 15 minutes – c'est le temps moyen de mes pauses – et je pars. C'est étonnant comme une si courte pause peut faire

---

<sup>1</sup> Expression fort connue en milieu cycliste et décrivant un mélange détonnant à base d'amphétamines et autres excitants sensé booster le coureur...

autant de bien. J'étais épuisé, j'avais faim, j'avais un peu mal au dos... et là je repars comme une fleur, en pleine forme, avec une énorme envie de profiter de la suite du voyage, car le temps est magnifique et la mer accueillante... j'avance raisonnablement vite, et sans faire d'efforts excessifs. Mais il est vrai que je pagaye toujours assez fermement, même en mode « économie ». On dirait à nouveau les eaux de la Marne, mieux, du Grand Morin, sauf qu'on a changé le décor ! Je me régale... Mais aucun relâchement n'est autorisé.

Une nouvelle épreuve arrive, programmée.

En effet je suis bientôt en vue de l'endroit où nous avons « atterri » l'an dernier après notre traversée « catastrophe ». Nous n'avions pu le remarquer alors, mais c'est l'endroit où se jette une importante rivière – je l'ai noté la veille en analysant la carte. Cela veut dire des turbulences si l'on est trop près du bord. Par contre, contrairement à Fredheim, et si la carte est juste, il n'y a pas de bas fonds à craindre.

Ainsi, après avoir navigué à vue, à la boussole, au vent, à la houle... je vais cette fois-ci naviguer à la couleur de l'eau. C'est en effet elle qui me dit si je suis ou non trop près du bord, c'est-à-dire si je suis dans une zone perturbée par les courants des rivières : plus c'est marron, moins c'est bon !! Et la limite est très nettement visible, au moins par beau temps. J'arrive ainsi à échapper à ces courants sans me mettre à l'excès au large. En restant à la limite, je n'en ressens que les effets de bord, tout en notant bien que c'est nettement plus agité à peine plus près du rivage.

J'ai maintenant en vue l'endroit recommandé par Pascal et auprès duquel nous étions passés l'an dernier en nous rendant à la falaise aux oiseaux.

Mais voilà qu'un bateau arrive au loin (trois ou quatre kilomètres) dans ma direction. Il est assez gros puisqu'il doit être d'une taille supérieure à celle du « Langoysun » et du « Polargirl ». Je me rapproche doucement de la côte, tout en gardant le même cap. Et voilà que le bateau, qui était plutôt au milieu du fjord, en fait autant, se rapprochant également du bord avec en visée, semble-t-il, le même point que moi. Comme il est encore assez loin, j'ai le temps de gamberger sur les explications possibles à cette curieuse manœuvre, qui par ailleurs se confirme. Je garde pour moi les idées qui me sont venues. Si quelqu'un lit un jour ce cahier, il me prendrait pour un dingo paranoïaque – au point que ces idées m'interpellent : je ne suis jamais parano, alors pourquoi et comment se fait-il que je me mette là à échafauder des explications assez tordues, et le plus sérieusement du monde ?!

Et je trouve l'explication ! Nous allons tout simplement au même endroit, c'est-à-dire à la falaise aux oiseaux ! Alors que je mets pieds à terre, le bateau s'immobilise à quelques dizaines de mètres, permettant ainsi à ses occupants de photographier les quelques oiseaux qui ne se sont pas enfuis de peur.

Pendant ce temps, je regarde très rapidement la carte. Je me dis en effet que j'ai l'occasion de passer un cap important et délicat, voire difficile si le temps est moins favorable : Diabasoden. Donc, s'il y a de quoi s'arrêter juste au-delà de cette grande avancée, j'y vais de suite. La carte me confirme qu'il y a une petite crique juste après Diabasoden, qui s'appelle Hatten. Je repars donc tout de suite, après à peine cinq minutes d'arrêt. Le bateau est lui toujours immobile et je vois les occupants me prendre pour cible de leurs appareils photos... faute de grives...

Je fais le tour de Diabasoden assez rapidement, et me pose dans cette très belle crique. Je monte un peu et je trouve un terrain superbe pour le camp. Alors que je gravis cette petite bute, je vois un bateau rapide du Susselman avec deux hommes à bord qui accostent juste à côté de mon bateau et déchargent du matériel. Tout à l'heure, et leur matériel et le bateau étaient encore là... étrange... mais ma curiosité a des limites, et je ne suis pas allé les questionner. Je pense que la limite, en l'occurrence, venait du fait que je n'avais pas envie de parler à quelqu'un...

Après avoir tranquillement installé le camp, la faim me prend. Il est à peu près midi. Je mange et fais une petite sieste. La journée a été longue... Au réveil, petite promenade alentour pour me rendre compte que je jouxte une prairie à rennes. Il y en avait cinq ou six qui mangeaient ce qu'ils pouvaient, très tranquillement.

Je commence à échafauder pas mal de scénarios pour les jours suivants, en fonction de la météo. Mais nous verrons cela plus tard. En étant déjà ici, j'ai gagné un peu de répit, je me suis donné de la marge. La fin de journée se profile.

Je me rappelle que j'étais réveillé à 3h30 et que je n'ai pas chômé aujourd'hui. Le tout après une journée qui avait elle-même été assez dense. Il me semble que je commence à être bien en forme. Aucune blessure à ce stade. Un peu mal à quelques doigts (la peau) et le dos fourbu, mais rien que de tout à fait normal, et qui sera réparé demain...

Avant de me coucher, je fais une nouvelle ballade en direction de la falaise aux oiseaux. Je trouve un passage à côté d'un grand névé qui, passant au raz d'une falaise (faut pas qu'une pierre tombe !) me permet de descendre jusqu'au rivage. Ceci est également possible car la

marée est basse. Cela me permet de longer les grandes falaises aux oiseaux et d'arriver là où ils se sont tous regroupés par en bas. Le spectacle est toujours aussi beau. Je ne m'y attarde pourtant pas car l'eau monte et dans quelques minutes ce qui était un charmant chemin aux pieds des falaises va à nouveau s'appeler « mer ». Je passe tout juste.

### **En approche...**

Il fait un temps plutôt beau, avec peu de vent, moins même qu'hier soir. La décision de partir s'impose. Il est 7 heures et je décide néanmoins de prendre cette fois-ci tout mon temps. Ceci est permis par l'avance que j'ai. Ainsi, si la fenêtre météo se referme le temps que je prenne mon temps, je n'aurai qu'à remonter le camp ; c'est pas une affaire.

Un groupe de cinq rennes broute tout près de mon camp. Le fait que je m'affaire de mon côté, sans aller dans leur direction ni même les dévisager, doit les mettre en sécurité.

A 10 heures, tout est prêt. Je pars tranquillement. L'idée, si tout va bien, est de se poser dans Adventfjorden, en face du camping de Longyearbeen. Il ne me resterait alors pour le dernier jour que la traversée à opérer. Il faudrait que le temps soit vraiment à la tempête pour que ce ne soit pas possible, sachant qu'il y a toujours l'option de traverser loin au fond du fjord – tout en ayant bien en mémoire les deux dernières manœuvres de ce type !!

Au moment où je quitte le rivage, un beau bateau passe, probablement en direction de Diabasoden. Les passagers mitraillent le pauvre kayakiste, qui se passerait bien de ce genre de manifestation. Par contre, le salut de maréchaussée locale, qui passe juste après à bord d'un Zodiac, est mieux accepté ! Racisme anti-touriste d'autant plus stupide que j'en suis un moi-même !!!

Je me prends un vent et une houle de trois quart contraires, mais dont la force est telle que je n'en suis pas plus gêné que cela. Il faut appuyer sur les pagaies, voilà tout. Néanmoins, le bateau ayant tendance à remonter au vent (et l'absence de gouvernail m'empêche de le corriger aisément – mais le ferait-il ?), je suis amené à pagayer plus et plus fort du côté droit.

Le premier cap à passer est également le plus important, si l'on considère la longueur de l'avancée et le différentiel de cap entre avant et après le passage de la pointe ; c'est Deltaneset. Les vents étant ce qu'ils sont, c'est-à-dire les mêmes que tout à l'heure, je suis plutôt tenté de me rapprocher du bord, visant à mi-pointe. Et puis je choisis le moment où je remonte pleine houle, puis enfin celui où je tourne et passe la pointe. Tout ceci est opéré de

« main de maître », et je suis fier de l'analyse et de la manœuvre. Je pensais m'arrêter juste après pour une pause, mais je continue finalement, assez fidèle à mon habitude de faire de grandes sections. J'ai clairement noté que par rapport à l'an dernier je vais plus vite, et je reste moins longtemps à pagayer. Et cela vaut mieux, car je me rends compte également que si je vais plus vite, c'est parce que je pagaye plus fort – et assez nettement (sachant qu'une part de cette énergie supplémentaire va également dans le fait que je doive faire plus d'efforts sur ce bateau qu'à deux sur un double). Résultat : je ne serais pas capable à ce rythme d'avaler les heures que l'on faisait l'an dernier. En bref, je vais plus vite, en pagayant plus fort, mais moins longtemps (ce qui change pas mal également l'équilibre des journées) !!!

Je m'arrête en fait juste avant Carolinedalen – 10 minutes, le temps de faire un point carte, de prendre mon « pot belge » avec un café chaud. Depuis Deltaneset, la houle est devenue bizarre. Comme s'il y en avait deux : une qui est de  $\frac{3}{4}$  arrière, la plus modérée, et la seconde qui est quasi latérale et qui est assez forte. Si je me rappelle mes cours de physique sur les ondes, tout cela est bien possible. En tout cas cela nécessite, comme toujours, une attention extrême.

La carte me dit que je pars pour sept kilomètres, dont plus de cinq sans possibilité de se poser à terre – le bord étant constitué de rochers et de falaises. La mer ayant l'air de se maintenir, je pars. Arrivé au niveau des falaises, et donc des cinq kilomètres de « tunnel », la houle me fait un peu n'importe quoi : ce n'est plus deux houles qui se mélangent, mais une dizaine ! En fait, cela clapote d'un peu partout. Comme ce n'est pas trop violent, cela va. Il faut juste pagayer un peu plus fort, avec toujours cette tendance du bateau à remonter au vent, et donc à tirer à droite ; tendance qu'il faut régulièrement corriger. Mais voilà que mon épaule droite m'envoie des signes annonciateurs de crampes ! Je connais bien ce symptôme, même si c'est sur d'autres muscles. Je sais que l'on peut faire durer, si l'on arrête de faire le même effort, avec la même intensité. Je ralentis donc la cadence, et j'appuie un peu plus sur la pagaie gauche, tout en la laissant un peu dans l'eau en fin de geste de façon à faire dérive dans le sens inverse à celui de l'effort qui vient d'être fait. Enfin, je laisse le bateau prendre un peu le large, ayant remarqué qu'un retour ensuite vers la côte se faisait aisément en profitant de la houle. Une manière de tirer des bords qui économise l'épaule droite.

Je finis par sortir du « tunnel ». Revneset (le cap à franchir pour entrer dans adventfjorden) est bientôt en vue. Je récupère maintenant une houle presque arrière et plus forte. Le « presque » me demande un surcroît d'effort pour être sûr de passer le cap, mais une fois que c'est fait, c'est vent arrière, quasiment plus d'effort !

En fait, en navigation, cette journée est quasiment l'inverse de celle de l'an dernier (sur le même parcours), où le vent et le courant étaient très favorables, sauf sur la dernière portion. J'ajoute, pour parfaire cette image miroir positif / négatif, qu'il se met à faire beau à mon arrivée ; et même très beau : soleil, et ciel virant au grand bleu !!!

Je m'arrête une première fois, pour voir si l'endroit est bon pour le camp. Ce n'est pas assez le cas, et je pousse un peu plus loin avant de trouver l'endroit parfait : en face du vieux port, avec une vue d'autant plus belle sur Longyerbeen que le ciel est maintenant parfaitement dégagé.

Le coin est superbe, et je vois déjà le type de rando que je vais pouvoir faire demain. Car rien ne presse pour rejoindre le camping. Je pense que mercredi ou jeudi soir, ce sera très bien (j'ai dans l'idée de louer alors un vélo une journée et de faire les routes du coin – il y en a une qui s'enfonce dans Adventalen, et d'autres qui grimpent terriblement sur quelques kilomètres).

Pendant que je monte tranquillement le camp, un sentiment de plénitude m'envahit, profondément. La vue, les paysages, l'effort, le kayak... Cette vie de ces jours, tellement riche et diverse... Tout est là, sous le soleil... Pendant ce temps, un renne broute paisiblement à quelques dizaines de mètres.

Le camp est monté vers 14h30, et la faim est vraiment là. Je me délecte avec une grosse portion de pâtes lyophilisées. Vu les efforts, et même la succession des efforts – voilà trois jours de suite que je paye, cela s'impose ! Je me prends un Ricard en entrée. Je suis incroyablement bien... Il fait même chaud sous la tente et il faut créer une aération pour que le vent, qui reste très frais, rafraîchisse l'atmosphère.



*Dernier camp...*

Un petit café et... non, pas une sieste ! Sûr que je m'endormirais sans aucun problème, mais ce serait un véritable sacrilège. Je pars avec mes deux poches à eau en quête de quoi les remplir, car il ne me reste quasiment plus d'eau. Je vois dans la montagne un névé duquel il semble partir un mince filet d'eau. Je me dis que le filet sera plus fort tout en haut et je m'y rends. Je tente même un temps de gravir toute la montagne, mais elle devient si abrupte que cela en devient trop risqué. Je prends l'eau, à la source donc. En redescendant, j'aperçois le camp en contrebas, ainsi que les trois grands fjords qui font face à Adventfjorden. Je remarque aussi des mèches blanches... ce sont des morceaux de pelage de renne. Laurent B. m'avait demandé de ramener quelque chose, pierre ou os, pour inspirer ou aider à composer un de ses « casques ». Je n'avais pas fait encore de rencontre qui vraiment me parle, même si j'ai bien récupéré quelques pierres et une mâchoire de renard. Et voilà, voilà ce qui me parle : ce crin de renne, que je trouve un peu partout aujourd'hui.



*Les restes d'un renne...*

J'en trouve l'explication un peu plus loin, en découvrant les restes d'un renne mort. Je me demande ce qui a pu le tuer... cela ne change rien à mon intention de ramener ces bouts de crin, mais cela m'incite à mettre la sécurité anti-ours ! Un temps, j'avais hésité à l'installer, mais quand je mets en regard la découverte du cadavre et les traces – probablement d'ours – assez fraîches que j'ai vues hier, je me dis que ce n'est pas le moment, si près de la fin, de baisser la garde.

En cette fin d'après midi, je me laisse aller... Mon esprit divague... Je me sens en pleine forme. L'élastoplaste sur les doigts était une très bonne idée. Même s'ils ont fini par partir à la dernière pause, ils ont rempli leur office en empêchant, d'abord que j'aie mal en pagayant, et ensuite que le début de blessure ne s'aggrave.

## **Trop tôt...**

La journée est curieuse. Je suis en face du camping, en face de Longyerbeen, qui est à quelques kilomètres à vol d'oiseau. J'ai à nouveau du réseau sur mon portable, ce qui veut dire que je peux « communiquer » aussi simplement que d'habitude avec tout le monde. Je peux appeler mes voisins, leur demander comment ils vont... et pourtant, ce fjord qui me sépare du camping et ce portable que je laisse éteint en conservant l'usage exclusif de l'Iridium, font que je suis encore dans l'expé, me permette d'y rester. Je suis encore de l'autre côté, même si je vois le « camp d'en face ». Ce n'était pas le cas les jours précédents, car alors, l'« en face » était de la même face... Là je sais qu'en face il y a des gens, sympathiques par ailleurs et avec lesquels je serais ravi de (re) prendre contact. Mais cela signifierait la fin – provisoire- du type de vie que je viens d'avoir, que j'ai encore tant envie de prolonger que je reste de ce côté-ci. Et je les aime tant ces quelques jours... pas une seconde de solitude, pas une seconde d'ennui. J'ai connu l'isolement, durant trois petits jours, mais il a été ô combien fertile... La première fois en me plongeant vraiment dans l'expé et en me faisant vraiment basculer dans cet autre mode – rythme – décor. La seconde, en m'amenant à jeter quelques lignes un peu construites sur un sujet qui m'anime depuis un bon moment...

Et voilà... A chaque fois que je sors de la tente, j'ai à ma gauche le Spitzberg et sa nature, et à ma droite la civilisation.

Je passe la matinée avec Dostoïevski, dont je termine l'incroyable « Notes du souterrain ». Tantôt au lit, tantôt au bord de l'eau en regardant vers Dickson, Svéa et Alkornet que je vois très distinctement, sur fond de ciel encore bleu.

Je ne pense pas, comme le fait Todorov, que ce livre soit la clé de voûte, ou un point d'inflexion dans l'œuvre de Fédor. Penser ainsi me semble même curieux. Mais, outre la jouissance de cette lecture tant pour la forme que le fond - D. abolit toute frontière entre les deux – je suis ému par le fait de trouver là une nouvelle ficelle de la magnifique construction de Camus – le Sisyphe... Ce qui nous ramène bien évidemment pleinement ici, à mon bateau et à cette expé.

J'avais déjà trouvé ces pages des « Possédés » dont il est si clair qu'elles ont inspiré Camus. Je trouve là, dans « le souterrain », non des pages précises, mais un argumentaire très construit qu'il reprend à son compte dans « le mythe de Sisyphe ». Et c'est un des passages les plus importants pour moi, car il touche à la raison, plus exactement à la fonction de la

raison dans une vie d'homme et la tension qu'il peut y avoir, entre autre, avec la place qu'elle prend, et la façon dont elle la prend, dans le fonctionnement des sociétés. Je n'en aime pas moins Camus de trouver ces ficelles. Au contraire. D'abord parce que cela n'enlève rien à la pertinence de la construction originale qu'il construit ; ensuite parce que cela me permet d'aller plus loin dans la compréhension, et dans l'accord avec cette compréhension.

La matinée passée, je mange, frugalement, car exciter mes neurones n'a pas créé un énorme appel de calories. D'ailleurs je remarque que je n'ai jamais eu faim, en tout cas pas comme je peux avoir faim lorsque je suis à la maison. J'ai eu à deux ou trois reprises, après une matinée kayak, un besoin de calorie, mais faim, non. Etonnant. Soit je me suis alimenté en quantité plus que suffisante, et en anticipant – mais de cela je doute, nous verrons ce que dira la balance ; soit le sentiment de faim n'est pas régulé de la même façon avec ce mode de vie. Encore une fois, la mesure de la balance apportera des éléments sur cette question<sup>2</sup>.

Je suis un peu flemmard, mais je décide tout de même d'aller faire une rando. Cela me sera moins facile d'accéder à cette « offre de nature » une fois que j'aurai traversé - et moins encore lorsque je serai rentré. Et finalement, je vais bien faire mes trois / quatre heures de ballade, avec une belle ascension. En fait, je me suis enfoncé dans les terres, *via* Hanaskogdalen. Cette vallée assez encaissée me permet ensuite de monter à flanc de montagne pour venir au pied d'un petit glacier. Au retour, je reste le plus haut possible à flanc de cette montagne, ce qui m'amène à traverser des névés parfois importants. Je suis plus confiant dans ces traversées qu'à Gipsvika, car la neige est visiblement plus fondue et les risques de glissades sur 200 mètres avec réception sur les rochers bien moindre. D'autant plus que j'ai toujours le fusil pour me servir de piolet au cas où... Ha, il y a juste là cette bande qui a l'air plus gelée... mais au pire, si je glisse, ce ne sera que sur quelques mètres... et crac ! C'est effectivement ce qui arrive ! Pas de bobo... sur le chemin du retour, je vois au loin une tâche blanche. J'y reconnais le cadavre d'un renne. Il est dans le même état de décomposition que le précédent. D'ici à ce que les causes de la mort soient semblables.... Le légiste arrive vite à cette conclusion. Presque le même lieu, presque la même heure : un tueur en série évidemment. Cela tombe bien puisqu'il y en a un dont on a relevé les empreintes pas loin.

---

<sup>2</sup> La balance dira que je n'ai ni pris ni perdu le moindre gramme...

Au retour de la rando, quelques éléments ont changé. Le vent s'est pas mal levé et j'ai faim – au sens du manque réel de calories non compensé par d'importantes réserves... et je suis très fatigué.

Je mange, alors qu'il est à peine dix huit heures, et je dors un peu, alors que je n'en ai aucunement l'intention. Du coup, j'attendrai vingt deux heures pour entamer la nuit.

Je passe cette fin de journée avec F. W. Nietzsche et son si vivifiant « Zarathoustra ». Là aussi il y a beaucoup des ficelles de mon vénéré Albert, dont je me sens si proche. Et puis je débute cet horripilant « Etre et le néant » de ce si prétentieux Sartre ! C'est pompeux, verbeux, jargonneux, inutile... Mais bon, je m'accroche... A force, je vais peut être y trouver autre chose que la confirmation du fait que l'ennemi de mon ami n'est pas mon ami...

Demain sera la journée du transfert, du retour. Heureusement, cela se fera avec mon bateau. La question du soir est de parier sur le fait que le vent qui s'est levé va soit forcer, soit retomber. En conséquence, la traversée sera-t-elle épique ou paisible ? Et qu'est-ce que je préfère ? Rien, la question est stupide, en tout cas sans intérêt véritable. Ce sera ce que cela sera... Et ce sera bien ainsi...

### **Dernière bagarre avant l'atterrissage**

Le réveil de ce matin s'est fait après une bonne nuit. Assez classique : un réveil de surveillance à 22h, 01h et 04 h, avant le réveil final à 6h. Le vent est assez appuyé, entre 20 et 30 km/h et le temps gris. On ne va donc pas traîner au lit et se préparer à partir, sans toutefois le faire dans l'urgence. Il y a une appréhension, que je sens double : rallier le côté d'en face et rentrer ainsi dans le monde ; et puis prendre la mer.

Prendre la mer produit toujours une inquiétude, une peur autant qu'une excitation. Et pourtant, aujourd'hui je me sens fort. Il y a du vent et de la houle, mais pas de quoi inquiéter vraiment : j'ai bien dormi, j'ai assez peu de route à faire, j'ai l'entraînement technique et physique de tout le séjour... bref, tous les atouts sont de mon côté. J'arrive à prendre une photo de moi avec le bateau, grâce au système à retardement. C'est quand même la moindre des choses... mon compagnon de ces dix jours... il y a une sorte d'attachement, maintenant que je comprends mieux comment il réagit, pour ne pas dire qui il est...

Bon, c'est parti. J'avance assez vite, avec un vent et une houle de trois-quarts face. Au début pas trop forts, ils deviennent petit à petit vraiment puissants. Ils arrivent à dépasser en intensité ce qu'ils étaient il y a un an, du moins dans mon souvenir – lequel souvenir reste très vif et présent.



*Au loin, un bateau à l'entrée de l'Isfjord*

Je pagaye maintenant face à des vagues très impressionnantes, qui amènent le bateau à retomber fortement sur la mer une fois la vague passée et à faire jaillir de l'eau sur les côtés – j'ai oublié de préciser, mais cela allait de soi, que je remonte le fjord, et ce le plus loin possible, avant de faire la traversée ; de ce point de vue, la situation est similaire à celle d'il y a un an.

Je l'ai dit, les vagues sont maintenant très fortes, et parfois en série de trois qui impressionnent vraiment. Je me retrouve un moment à pagayer alors que je suis au sommet de la vague et... j'ai du mal à trouver l'eau avec la pagaie !!! Pour autant, tout cela ne m'effraie nullement. Je reste en effet assez près du bord. Je remonte au vent, donc le bateau est très stable et les vagues se coupent de face sans danger. C'est même très excitant – du fait que c'est sans véritable danger. C'est le proche avenir qui est inquiétant. Si cette affaire ne se calme pas, une fois plus avancé dans le fjord, la question va se poser de savoir quoi faire, et comment le faire – car la traversée sera très problématique.

Je passe une première pointe. J'avance assez bien, malgré un vent par moment ébouriffant. Passé cette pointe, cela se calme un peu. Je me dis que le plus gros est passé et que je vais

assez tranquillement tourner au fond du fjord, rejoindre la rive opposée et rentrer en longeant la côte en profitant du vent qui sera mécaniquement devenu alors favorable.

J'ai prévu de tourner, c'est-à-dire d'engager la traversée à la prochaine pointe. Sur la carte, cela se situe à la limite à laquelle les eaux sont troublées et les fonds hasardeux du fait de toutes les rivières qui se jettent dans le fjord depuis Adventalen. Je vois maintenant la pointe. Mais je vois aussi que cette zone troublée se situe avant la pointe, juste devant moi. La limite est très nette car elle est marquée par une différence de couleur des eaux. Elle est marquée aussi par une agitation toute particulière, une zone de conflit où il ne fait pas bon être... et où je suis maintenant !!! Je tente d'en sortir en entamant mon virage vers l'autre rive, mais la mer est tellement agitée que je me retrouve avec une forte houle complètement de côté, ce qui est très inconfortable. Je tente bien de prendre un angle plus important, en me rapprochant des 90° par rapport à la houle... mais c'est beaucoup trop risqué... je n'arrive pas à contrôler ces vagues qui viennent de trois quart arrière...il se joue alors un jeu de navigation à vue, en fonction de la tête de chaque vague : à tel moment je remonte au vent, à tel autre je tente de prendre plus d'angle... dans chacun des cas je me rapproche du bord, en faisant face à un vent et une houle qui ont des accents parfois très violents. Je pointe un gros cargo orange qui est à l'arrêt pour apprécier si j'approche véritablement du bord. Toute cette débauche d'énergie a-t-elle un sens ou faut-il trouver une autre solution ? Il semble que j'avance, mais vraiment lentement au regard de l'énergie et de l'attention dépensées.

Pour tout dire, je n'en mène pas large, car je suis là au milieu de tout. A ce moment, je jette un œil vers la sortie du fjord – jusque là je regardais exclusivement vers le fond de fjord, d'où vient le vent, et vers la rive dont je souhaite me rapprocher. Et là, j'aperçois un énorme cargo vert !!! A quelques centaines de mètres de moi !!! Il est à l'arrêt au beau milieu du fjord... il me regarde, il m'attend !!! Ou plutôt il attend que je bouge de là pour finir sa manœuvre d'accostage...

Tout cela veut dire que ce petit jeu de bagarre dure depuis un petit moment car j'ai bien fait attention de ne partir ce matin qu'après avoir laissé passer tous les bateaux qui étaient dans l'Isfjord. Donc celui là n'a commencé son entrée dans l'Isfjord qu'après mon départ, et il lui a fallu un bon moment pour arriver si près du port.

La vision de cet immense cargo, là, juste à mes côtés, me pousse à changer de tempo. Jusque là je gérais une situation plutôt tendue et conflictuelle. A présent, je décide de mettre fin à ce chambard !! J'appuie à fond sur les pagaies et je vais plein travers. Cela secoue fort, mais le fait que j'aie de la vitesse m'aide. Je mets vraiment un énorme coup, et au bout de quelques

minutes, j'ai assez avancé, en tout cas, c'est ce que je pense, pour me mettre arrière toute en espérant être bien dans l'axe du vieux port. Cette position, où je prends les vagues complètement arrière, est très impressionnante ; les vagues que je vois devant moi, c'est-à-dire celles que je viens de passer (c'est bien ça, Gilles ?) sont terrifiantes. J'arrive bien à rester dans l'axe. Et il y a intérêt !!! Pas question de dévier d'un degré entre deux vagues, sans quoi je risque d'être retourné – sans en avoir la certitude, par manque d'expérience et de repère, c'est en tout cas le sentiment que j'ai. Ce jeu ne devrait pas durer trop longtemps, car je vais alors très très vite !!! Trop vite ! Et les vagues sont encore plus fortes. Au moins, avec ce kayak mono place, dès que l'une touche l'arrière du bateau, je peux instantanément réagir, et conserver l'axe parfait. Cela demande un ou deux très gros coups de pagaie. Lorsque c'est insuffisant, je mets la pagaie en opposition. C'est plus brutal et cela me freine, donc m'affaiblit, mais c'est à certains moments une nécessité.

Je vois arriver la rive du vieux port. Je me dis que même si je me retourne maintenant, j'arriverai au bord en « glissant ». Je me dis aussi que ce serait vraiment con.

On aurait pu penser que les vagues se calment. Il n'en est rien. Elles ne le feront qu'une fois la berge passée et que je suivrai la rive qui mène doucement jusqu'au camping.

Je suis à nouveau bien cuit. C'est l'une des rares fois où j'ai mal au dos du fait de cette lutte. Je ne m'y suis pas du tout senti à mon aise, même si c'est bien que ce dernier trajet ait été de ce type. C'est bien mieux que d'être rentré la veille par une eau toute plate et en ligne directe.

Une fois arrivé, je débarrasse une dernière fois mon bateau de tous les sacs. Je le remonte bien haut sur la rive, que la marée ne l'approche pas. Je fais ensuite un certain nombre d'aller retour pour amener tous ces sacs au camping. Je croise Benjamin et on échange quelques mots. On se verra plus tard. Je me change et je monte la tente. Je vais ensuite manger un morceau à l'intérieur de la baraque ; et oui, j'ai plutôt faim.

Après ce déjeuner, je vais prendre une douche chaude. Contrairement à l'année dernière, je n'en ai pas une envie particulière. J'utilise le jeton qui doit normalement me donner de 4 à 6 minutes d'eau chaude. J'en ai un second en réserve au cas où je souhaiterais prolonger le moment. Je n'en aurai nul besoin car le premier était un jeton « magique ». Il s'est mis dans l'appareil d'une telle façon que l'eau chaude ne s'arrêtait pas !! C'est donc de moi-même, pleinement rassasié, que je mets fin à cette douche. Très agréable, mais pas plus qu'à la maison après une belle sortie vélo en hiver. En fait rien qui soit d'ordre matériel ou de confort ne m'a manqué. En fait, rien du tout ne m'a manqué. Et s'il y avait eu un manque – mais je ne

vois pas lequel – il aurait été comblé par le spectacle permanent de la nature et par un mode de vie que je qualifierais pompeusement de « libre ».

Il faut d'emblée apporter quelques précisions, après l'usage d'un tel mot. Il est clair que ce que j'ai vécu, manifestement me convenait très bien, au moins sur cette durée. Mais au-delà de ça, j'ai surtout suivi mon propre rythme – bien que ce fût toujours en lien avec les éléments. Et ce n'est pas pareil de composer avec les éléments, et de composer avec autrui. Je ne dirais pas que c'est plus simple ou plus difficile, ni même mieux. Mais c'est certainement plus « reposant ».

Et puis j'étais en perpétuelle discussion avec moi-même, et ce sur un mode finalement très agréable. Pas de conflit, pas de tension... mais quoi ? Et bien, pour autant, ce n'était pas vide... loin de là. C'est comme si je me stimulais en permanence sur le mode : « *Et ça, qu'en penses-tu ?* », « *Tu te rends comptes ? Quelle beauté cet endroit, n'est-ce pas ?* ».

Enfin, il y a un dernier registre, tout à fait passionnant. Il a principalement rapport avec la navigation, mais aussi avec les passages difficiles de certaines randos. En gros, il a à voir avec le risque, et le risque abordé seul. Sur la mer, les mots si justes de notre ami gallois se sont imposés : « *Always concerned, sometimes scared* ». Je ne l'avais pas ressenti à ce point l'an dernier. Loin de là. Cette année, cette devise est vraiment celle de tous les instants passés en mer, au mot près. Et cela a conduit à un dialogue quasi permanent avec moi-même sur l'analyse temps réelle de ce qui se passe, de ce que je fais, de ce que cela produit, de ce qui va arriver (là, à la prochaine vague), de ce que je dois corriger.

Je me faisais la réflexion ce matin, au tout début de la bagarre, quand elle était encore « pour de rire » que je suis comme le commentateur d'un match de foot ou de rugby à la télé : sans cesse à commenter l'action de façon descriptive d'abord : « untel passe à untel », analytique ensuite – « les offensives se développent maintenant par les côtés », et enfin prescriptive - « ils devraient attaquer plus ». Dès que je suis sur l'eau, je suis en permanence en train de commenter, sur ces différents modes, sauf qu'en plus d'être le commentateur, je suis aussi le joueur. Cette activité incessante, de description, d'analyse, de décision et d'action, de retour d'expérience, m'a extraordinairement plu ; elle a participé à ce que j'appelle ma liberté.

Dans le « souterrain », Dostoïevski développe à un moment de la première partie cette qualité très humaine et qui vient selon lui écraser la Raison même : la volonté d'autonomie, ou autonomie et volonté. C'est un des merveilleux hasards de cette lecture, à cet endroit, à ce moment, d'avoir mis ces mots en résonance avec ce que je vivais.

Dans l'après midi, Benjamin me dépose en ville, après que je lui eu donné un petit coup de main pour monter un Nautiraid. J'ai juste le temps d'acheter un ou deux trucs à manger et de repérer les lieux pour demain, qui devrait être le jour où j'irai faire des courses cadeaux.

Retour le soir, ou plutôt en fin d'après midi, et là je me sens prêt à passer mon premier coup de fil à Nathalie. Paroles banales, ou plutôt délibérément pratiques : le montage des vélos sur la voiture avant son départ en vacances demain, ou encore le numéro d'écrou de Mansour... Ces mots veulent évidemment dire plus et autre chose que leur sens littéral. C'est peut être là qu'ils trouvent leur beauté et leur justesse, à condition d'être effectivement reçus ainsi.

L'atterrissage se passe plutôt bien, voire plus que bien. Comme d'habitude me concernant, c'est beaucoup lié au fait de trouver des points d'ancrage, comme Benjamin aujourd'hui. Pas n'importe quel point d'ancrage, tout le monde ne ferait pas l'affaire. Il ne suffit pas de croiser quelqu'un et de s'y brancher.

Voilà, je vais me coucher après un dîner sous la tente, seul. Trop de monde dans la baraque du camping. Trop d'agitation. Mais ici aussi, il y a avion, nouveaux arrivants... bon retour camarade ; cela aussi c'est la vraie vie !

### **L'expé est finie, mais je suis toujours ici...**

Je ne sais pas trop, au réveil, ce que je vais faire de cette journée. J'arrive dans les tout premiers à la baraque pour prendre le p'tit dej. J'écris le récit de la journée d'hier et ce sont les pages les plus agréables à écrire de ce carnet. Et puis je croise Pascal, le guide avec qui j'avais longuement discuté l'an dernier. Cet homme est d'un premier abord bizarre – il ne regarde jamais en face, les yeux dans les yeux - mais je l'aime bien. J'aime bien sa façon d'approcher son métier, d'en lire l'évolution, sa façon de considérer chaque membre de son groupe, et son groupe dans sa totalité. Je le trouve pro et impliqué, soucieux de ses clients à un point pas si fréquent.

Je vais du coup profiter du taxi qui va emmener son groupe sur Longyearbeen. Drôle de groupe. Un groupe. Je n'aime pas les groupes ; je ne me vois pas du tout faire partie d'un groupe. Je sens tout de suite dans ce groupe, pourtant qualifié de « bon et sympa » par Pascal (le guide) tout un tas d'aspérités entre les membres, qui ont pourtant dû être en partie soudés par des premiers jours un peu difficiles. A les regarder, comme cela, ces aspérités m'amuse quelques minutes. L'idée d'y être impliqué, ici, au Spitzberg me paraît totalement hors de propos ! Je travaille dessus, finalement, une bonne partie de l'année, car n'est-ce pas un peu

beaucoup mon travail, que le travail de cette matière ... mais je suis alors un acteur extérieur à ces situations, en tout cas avec une certaine extériorité. Un agent transformateur... pas un membre parmi les autres, vivant cet état de tension comme son milieu naturel. C'est pour moi un espace d'intervention, et je ne suis pas ici, au Spitzberg, pour « intervenir »...

Finalement, Pascal me donne le thème de la matinée. Il a prévu d'emmener son groupe sur les contreforts du glacier situé au fond de Longyearbeen. Il y a paraît-il là des fossiles en grand nombre, des pierres avec des feuilles de hêtre fossilisées, donc datant d'une époque – fort ancienne - où le Spitzberg avait des arbres.

Arrivé à Longyearbeen, je quitte le groupe pour suivre ma propre route, même si nous allons finalement au même endroit. D'abord ce n'est pas au même rythme, et puis ici l'horizon est tellement étendu que l'on peut aller dans la même direction sans pour autant se voir. Je vais finalement bien marcher, passer la morène, trouver quelques fossiles et continuer à marcher et à monter sur le glacier même. Je suis des traces, sur la neige qui recouvre certaines parties du glacier. Je marche jusqu'à me trouver en limite de sécurité. C'est-à-dire assez loin du début du glacier, et plus si près que cela du bord où il y a des rochers. Me revient alors le fait que je ne suis nullement équipé (« crampon, piolet, cordes ») et surtout que je n'y connais rien en glacier. Je fais donc demi tour et je regrette là de ne pas avoir pris mon appareil photo. D'où je suis, la vue sur Longyearbeen et Adventfjorden, vaut le coup d'œil !!!

De retour en ville, la faim est là. Je vais dans la galerie marchande et commande dans un snack une « pasta salade » et un sandwich œufs bacon : c'est la fête ! Je me sens alors rassasié et prêt à affronter les magasins ! Mon pire cauchemar. Mais en même temps, l'idée est de ramener des petits cadeaux aux enfants et à Nathalie. Pourtant, je sais que les plus beaux cadeaux, je les ai déjà : pierres et ossements, ainsi que le crin de renne. Je trouve pour les enfants une tasse avec un animal. Je trouve aussi des tee shirts à 1 euro pièce ! Dans ce pays où tout est très très cher, c'est hallucinant. Après m'être fait confirmer le prix, je dévalise presque tout le stock. Je doute que la taille soit suffisante pour les deux grands, mais il y aura là de quoi offrir à des plus petits. J'ai omis de préciser que le tee shirt est très sympa ! Les autres, ceux qui sont de la taille des grands, sont moches. J'en reste donc là pour mes achats, renonçant à prendre quelque chose pour Nathalie. Autant l'an dernier, le magnifique pull norvégien était à la hauteur, autant cette année, rien n'y parvient. Et plutôt rien qu'un truc de principe.

Je reviens à pied au camping, soit une bonne heure de marche. Et à l'arrivée, je suis cuit. Je n'arrive pas à éviter de m'endormir. Cela se paiera sûrement ce soir.

La fin de la journée sera un peu « tristoune » sous la tente... je me sens un peu perdu. Je me retrouve en reprenant la lecture du « Zarathoustra ». Voilà qui me remet en plein milieu d'un torrent d'idées dans lequel j'adore plonger. Je vais mettre longtemps à m'endormir, mais en prenant plaisir à entendre ces polonais qui parlent forts, ces hollandais qui chantent et ce couple, dont je n'arrive pas à cerner la nationalité, mais dont j'entends le rire dû au bruit infernal que fait leur matelas à chaque fois qu'ils ont la mauvaise idée de bouger.

Je suis alors heureux qu'il y ait une journée demain pour dire au revoir et fermer les volets tranquillement. Et puis je commence à penser aux retrouvailles, et aux deux semaines avec les amis. Je pense enfin à ce que cette expé a d'ores et déjà ouvert comme perspective : l'achat d'un Harpoon deux places pour aller faire des week end de kayak de mer – camping avec Nathalie, et pour partir l'an prochain avec Olive, pour une nouvelle aventure ici.

Avec toutes ces pensées pour m'y emmener, la nuit à venir ne peut qu'être belle...

### **Le sas fait son effet**

Belle nuit effectivement, avec un réveil à 5h30. Je traîne au lit en me demandant ce que je vais faire. Je dis « lit » car je dors dans des conditions équivalentes au meilleur des lits.

J'ai très envie de faire un dernier tour de bateau – peut être tenter le gouvernail – en tout cas profiter une dernière fois – cette année – de ces conditions de mer et de paysage. Et puis profiter du fait que le bateau sera vide ! Voir la différence. Tout cela sonne très bien, et à 6h30, alors que je sors de la tente, pour aller prendre le p'tit dej, le temps est froid, mais le vent modéré et la mer calme. Tout est donc permis.

Le temps du dej, et les conditions vont radicalement changer : inversion complète du sens du vent et renforcement de sa puissance. Dans la demie heure qui suit, le plafond s'est considérablement abaissé et un brouillard épais, humide et froid nous envahit. J'annule la sortie bateau. La fatigue est là et elle fait sentir le froid très différemment. Moins de courage, moins de volonté à opposer aux éléments.

Je reprends un café avec Benjamin et je prévois de faire un saut en ville avec lui afin de rendre le fusil, de poster des cartes et d'acheter de quoi manger à midi et le soir... je commence par quelques courses alimentaires et je vais ensuite à la galerie marchande. Qui sait, peut être trouverais-je dans ce magasin de déco un cadeau pour Nathalie ? Je fais juste avant un arrêt pipi. Et là, comme si je venais de dérégler un équilibre devenu

imperceptiblement fragile, je me retrouve saisi d'un malaise en entrant dans le magasin. Cela se manifeste de façon très étrange par un trouble de la vision de l'œil gauche. Sur une large bande verticale de cet œil la vision ondule... comme une vague. C'est incessant, et encore une fois troublant. Mon rythme cardiaque s'élève. Je sors du magasin. Je m'assieds sur les marches d'un escalier. Je ne me sens pas bien du tout. Je sors de la galerie marchande... après tout, je suis tellement allergique à ces endroits que voilà peut être la cause de ce dérèglement ! Je retrouve l'air très frais du dehors, mais cela n'améliore pas mes troubles et l'angoisse grandit. En fermant l'œil droit, je me rends compte que le trouble disparaît. Il est donc lié à la coordination de la vue entre les deux yeux. Cette brillante déduction affine la description des symptômes mais ne nous dit rien de plus sur la cause du mal et sur sa sérieux. Je décide alors de manger un peu du pain que j'ai acheté. Dans les deux minutes qui suivent, la fonction vision redevient normale !

Je me dis alors que la machine doit être par certains côtés en limite. Je ne me cherche donc plus d'autre programme pour cette dernière journée que de plier mes affaires – et notamment mon kayak – et de me reposer. Un temps j'avais envisagé de louer un vélo et d'aller faire les quelques kilomètres de route qu'il peut y avoir ici.

L'après midi sera donc en large partie consacré à l'émouvante séance de démontage du kayak. Beaucoup moins émouvante et plus pénible est l'épreuve qui consiste à mettre le maximum de choses dans le sac du kayak, sachant que Benjamin en prendra en charge le retour. Cela me permet de m'alléger, d'être dans les normes SAS des 20 kgs de bagages. Je devrai en contrepartie attendre octobre pour pouvoir à nouveau pagayer, sur des eaux plus françaises cette fois-ci.

Ceci fait, je prépare les sacs pour un départ le lendemain matin à 6h du camping. Je me sens très épuisé. Ces deux jours à Longyearbeen ont vraiment fait fonction d'un sas, ont constitué un véritable palier dans la redescente vers le monde. Car c'est bien de cela qu'il s'agit, je le sens. Et Pascal a bien raison d'insister sur ces deux jours. C'est le moment d'une réflexivité qui ne peut se faire qu'ici, qui n'est pas dans le « raconter », mais dans le « digérer » lentement. Faire pénétrer en soi ce qu'ont été des moments de vie, une petite vie.

Les événements sont marquants, mais ils sont une somme d'instant, quand c'est une véritable période que je viens de vivre. Une parenthèse, parmi d'autres parenthèses. Mais une parenthèse particulière, qui a supposé un certain travail pour être vécue et qui en suppose un autre pour être imprimée, « engrammée ».

Je passe encore la soirée seul sous la tente, entouré à nouveau par de multiples, cosmopolites et joyeuses agitations...

### **Départ, avant le retour**

Le réveil... le pliage de la tente et des quelques affaires de la nuit... en route vers l'aéroport tout voisin... un brouillard dense... temps de départ...

Voilà, l'appel pour l'embarquement vient d'être fait. Je veux clore ici ce journal, sur ce sol. J'aurai bien le temps, si cela a quelque utilité, de revenir sur ces événements plus tard, avec « recul ».

Pour l'heure, ce journal aura été produit sans vraiment y penser, tel que venaient les pensées...

De belles perspectives sont déjà ouvertes, mais je peux surtout confirmer qu'on a bien raison d'imaginer Sisyphe heureux...

## Eléments d'épilogue

Claudine et André ont une fois encore rencontré l'ours

Je commence seulement à comprendre que ce qui m'avait semblé si naturel à vivre et si banal - le fait d'être seul - est un bien précieux qui me manque de plus en plus à mesure que le temps passe. Parce que c'était une façon d'être seul un peu particulière... et que j'ai aimée.

Magnifique rencontre avec la peur. Une peur qui ne fait pas peur, mais qui guide, qui stimule, qui éveille, qui vivifie...

J'ai déjà connu le bonheur intense, l'exaltation, mais pas cette forme rencontrée au pied de Templet.

Je repars l'an prochain avec Olive. Pourquoi ? Pour vivre tout simplement. Il y a dans ce très modeste et très limité voyage une façon de vivre que je ne retrouve pas ailleurs et qui m'est bénéfique, et presque nécessaire.

Ce journal m'aide à lutter contre la banalisation du souvenir. Il m'aide à revivre l'expérience. C'est comme reprendre d'un grand vin, s'ennivrer. Et si l'on suis le Bergson de « Matière et mémoire », et je le fais, se remémorer, re-vivre, c'est vivre maintenant quelque chose de nouveau.